

Ce texte a été publié avec l'aide de la Direction générale du Livre, des Archives et des Bibliothèques du ministère de la Culture espagnol et de la Maison Antoine-Vitez Centre international de la Traduction théâtrale à Montpellier, à l'occasion de *¡mira!*.

*¡mira!*, manifestation autour de la création ibérique contemporaine, imaginée par le TNT-Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées, le TNBA-Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, le Théâtre Garonne et le CDC-Centre de développement chorégraphique de Toulouse et l'ONDA-Office national de diffusion artistique, bénéficie d'une subvention européenne au titre du programme Interreg III B - espace SUDOE.

Titre original  
*Los Enfermos*

© 2006, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 2-84681-156-3

Ouvrage publié avec l'aide du  
Centre National du Livre

ANTONIO ÁLAMO

## Les Malades

*Traduit de l'espagnol*

*par*

*CRISTINA VINUESA*

*assistée de*

*SALWA AL MAÏMAN*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*À Alfonso Zurro et Pepa Gamboa*

## NOTE PRÉLIMINAIRE

*Trois colosses ont construit l'Europe dont nous sommes maintenant les héritiers. Le premier d'entre eux s'appelait Adolf Hitler. Lui, avait rêvé que son peuple serait l'Élu, il avait rêvé que les Juifs disparaîtraient de cette terre. Le second s'appelait Joseph V. Staline, il avait rêvé que la lampe allumée sur l'Union soviétique illuminerait le futur de l'Humanité. Le troisième, Winston Churchill, avait un rêve un peu plus modeste. Il avait rêvé d'une Europe dispensée de guerre durant une période de cinquante ans. Leurs rêves, comme nous pouvons le voir, étaient bien différents et cependant aucun d'entre eux ne s'est réalisé. Nos trois colosses avaient au moins un point en commun : ils étaient hypertendus et artérioscléreux. Notre siècle également est hypertendu et artérioscléreux.*

*Cette pièce peut être considérée comme une espèce de diagnostic.*

## PERSONNAGES

ADOLF HITLER.

EVA BRAUN, *maîtresse d'Hitler.*

UN MÉDECIN.

JOSEPH VISSARIONOVITCH STALINE.

V. N. PAVLOV, *interprète de Staline.*

WINSTON CHURCHILL.

A. H. BIRSE, *interprète de Churchill.*

*Ministres de Staline :*

NIKOLAÏ ALEXANDROVITCH BOULGANINE.

NIKITA SERGUEÏEVITCH KHROUCHTCHEV.

GUEORGUI MAXIMILIANOVITCH MALENKOV.

LAVRENTI PAVLOVITCH BERIA.

## ACTE PREMIER

OÙ COMMENCENT LES AVENTURES D'UN CADAVRE  
(30 AVRIL 1945)

Scène unique

*Sur scène, un homme de cinquante-six ans, myope, accro au sucre, au café et à la pervitine. Un homme qui ne fait rien, qui dégage de l'ennui dans son entourage ; cancérophobe et archipropre, hypertendu, ce qui lui cause des migraines et d'éventuelles pertes de mémoire. Un homme avec une lésion cérébrale qui est la cause d'un tremblement prononcé, en particulier dans la moitié gauche de son corps. Et une rigidité musculaire qui lui confère une posture pour le peu étrange. La cyphose dont il souffre le fait marcher courbé. Il a les tympons touchés et manque d'équilibre. La main droite ne lui obéit pas. Son visage a une couleur grisâtre et sous ses yeux se forment de grandes poches. Sa peau est d'une pâleur frappante et flasque. C'est à peine s'il supporte la lumière. On observe également une hémorragie dans le corps vitreux de l'œil droit, et même si sa rétine est intacte, il semble qu'il voie tout comme au travers d'un voile. Le cœur, près duquel, l'essoufflement de l'aorte est parfaitement audible, se trouve déformé et présente une dilatation du ventricule gauche avec*

*risque d'infarctus. Il tremble plus que jamais. Il n'arrive à concentrer sa pensée qu'avec de grandes doses d'efforts. Sa mémoire divague. Il n'est pas rare qu'on ait à lui répéter les questions plus d'une fois. De légères crises de type épileptique l'agitent. Quand il marche, il le fait à petits pas, toujours aidé d'une canne ou en s'appuyant aux meubles, et traîne les pieds même s'il ne peut pas non plus rester assis longtemps. Il souffre de sialorrhée et l'excès de salive apparaît aux commissures des lèvres comme symptôme de la maladie de Parkinson. Son nom : Adolf Hitler.*

*Il est vêtu d'une chemise verte et d'un costume noir avec des chaussettes et des chaussures assorties, le tout très soigné.*

*À ses côtés, un médecin prend sa tension.*

*Et dans la même pièce, une ombre : Eva Braun. Elle porte une robe de mariée et tient à la main une boîte de pilules.*

*Il y a également un chien.*

*Nous sommes à neuf mètres sous terre dans le refuge de la Chancellerie du Troisième Reich. Les Soviétiques sont déjà très proches, les bombes continuent de tomber sur Berlin. De la même manière, on entend des rafales de balles lointaines.*

*EVA, au médecin. – L'efficacité du poison a déjà été prouvée ?*

*Le médecin acquiesce.*

*Par la suite Hitler lui fait signe de se retirer. Le médecin, après s'être mis au garde-à-vous et avoir effectué le salut nazi, sort de scène. Adolf Hitler ne le regarde même pas.*

HITLER. – Les gens ne pensent pas, n'ont même d'ailleurs jamais pensé et c'est impossible qu'ils pensent. Pour s'en rendre compte, il suffit d'assister à une première théâtrale.

*(On entend une nouvelle explosion plus violente. La pièce, froide et inconmode, est secouée comme par le tremblement d'un séisme. Le bureau et le reste des meubles se recouvrent d'une fine pellicule de poussière de plâtre provenant du plafond.)*

Le jour où les gens commenceront à penser par eux-mêmes, tous les gouvernements et tous les États et toutes les nations se désintégreront. *(Nouvelle secousse de bombe.)* Oui, il est vrai que j'ai fait l'éloge du peuple allemand abondamment, mais il est également vrai que je n'ai jamais été sincère dans mes déclarations. En vérité je n'ai jamais pensé que le peuple allemand, mon peuple, serait meilleur que le peuple juif. Je n'ai jamais pensé que mon peuple penserait. Moi j'ai dû le faire à leur place. *(Pause.)* Oui il est vrai que j'ai essayé de convaincre mon peuple qu'il était un peu mieux que le reste. Oui il est vrai que j'ai essayé de les éduquer dans la loi qui érige toutes les choses : la lutte éternelle. C'est vrai tout ça. Mais il n'est pas moins vrai qu'en mon for intérieur j'avais l'intuition qu'ils étaient pires. *(Pause.)* Il est vrai que j'ai voulu convertir l'Allemagne en première puissance mondiale. Mais n'est-ce pas justement cela que désiraient Staline et Churchill ? N'est-ce pas justement ce que désirait cette limace Truman ? Quelle est la différence entre eux et moi ? Je dirai quelle est cette différence : moi j'ai perdu et eux ont gagné. J'ai voulu l'impossible. J'ai voulu donner à mon peuple un foyer, fonder une nation et leur donner un destin.

Suis-je coupable d'avoir rêvé l'impossible ? J'ai voulu déshumaniser l'individu pour humaniser la masse, les convertir en héros, en dieux. J'ai voulu l'impossible. J'ai découvert que l'être humain aspire tout au plus à devenir un petit rentier. La démocratie leur donne ce rêve et eux choisissent la démocratie. Moi j'ai perdu et eux ont gagné. Et moi je vous dirai pourquoi j'ai perdu : j'ai perdu parce que mon peuple est un peuple de lâches, un peuple de limaces. Ils ne pensaient pas, ils n'aimaient pas penser ! Ils ne pensaient pas alors que les victoires de l'Allemagne se succéderaient jour après jour ! Moi je pensais à leur place. Mais tout à coup, ils décident de penser quand les choses commencent à mal tourner ! Et maintenant on me montre du doigt, moi ! J'ai été trompé par mes meilleurs amis et j'ai connu la trahison de mon peuple !

*Hitler respire avec agitation.*

EVA. – Tu parles à qui ?

HITLER. – Je n'arrive pas à comprendre la stupidité des gens.

EVA. – Tu es en train de parler avec qui ?

HITLER. – Avec l'Histoire.

*(Eva Braun ouvre la boîte de pilules et sort une capsule de cyanure. Par la suite, Hitler ouvre un tiroir de la table du bureau et sort une boîte. Il l'ouvre. C'est une série de pistolets : un Walter PPK, et un autre plus petit, son Walter 6,35 au manche nacré. Il les pose tous deux sur la table.)*

Mais l'Histoire ne m'a pas écouté parce que l'Histoire est en train de forniquer avec les vainqueurs. L'Histoire met sa longue queue dans le cul blanc de Staline alors que Truman met la sienne, molle comme un ver, dans la bouche du Russe et Churchill se la secoue pendant que les avions balancent des bombes sur Berlin.

*(Longue pause.)*

Eva...

EVA. – Oui ?

HITLER. – Comment tu te sens ?

EVA. – Comment veux-tu que je me sente ?

*(Hitler réprobateur secoue la tête.)*

Je sens que dans quelques minutes je vais cesser de sentir pour toujours. Et moi je me sens encore plus seule à cause de ça.

HITLER. – Si je n'ai pas versé de larmes pour l'Allemagne, je ne le ferai pas non plus pour toi. *(On entend l'artillerie lourde dévastant la ville.)* Tu entends ? Les bombes continuent de tomber. Voilà ma seule consolation. Mourir pendant que les bombes tombent sur Berlin. Mourir alors que mes compatriotes sont anéantis. Je meurs mais ces connards de vers meurent aussi. Et moi je ne meurs pas avec eux dans la bataille, mais avec toi, Eva.

EVA. – Moi je préférerais vivre avec toi au lieu de mourir avec toi.

HITLER, *sans l'avoir écoutée.* – Dans des centaines de défilés, tu t'en souviens Eva ? Je maintenais le bras figé en l'air des heures durant sans me soucier de la douleur, tout occupé à regarder un à un ceux qui défilaient devant moi. En les hypnotisant. « Aujourd'hui le Führer est resté sept heures le bras figé en l'air. Comment peut-il le supporter ? Ce n'est pas humain » disaient-ils. J'ai voulu maintenir l'unité de mon peuple : l'unité de sang et l'unité de volonté. Pourtant ma volonté était l'unique volonté du peuple allemand de sorte que j'ai fait disparaître les lois, de sorte que j'ai épargné mon peuple de bureaucrates inutiles. Et ils étaient contents. La loi était ma parole. Et là a été mon erreur ! Chaque chose que je disais devenait un ordre puis un fait irrévocable. Tu te souviens Eva de ce voyage à Munich au cours duquel j'ai trébuché sur un tas de pavés ? Tu t'en souviens ?

*(Eva nie.)*

C'était face à l'église Saint-Mathieu. J'ai trébuché sur un tas de pavés hideux. Alors j'ai commenté : « la prochaine fois que je viendrai à Munich, je ne veux pas voir ce tas de pavés ! » Et eux ont cru que je désignais l'église, de sorte que le lendemain ils ordonnèrent sa destruction sur-le-champ. Tu ne t'en souviens pas, Eva ? Ah ! Perspicace ce peuple allemand qui me muselait ! Je ne pouvais rien dire car tout ce que je disais s'accomplissait ! Tout ! J'appréhendais de parler. Ils m'ont muselé. Ils ont muselé ma volonté et maintenant j'ai perdu la guerre ! *(Hitler respire avec agitation.)* Lundi dernier par exemple. J'ai demandé à cet idiot de Willy quelque chose à manger, quelque chose de simple « comme une omelette » lui dis-je. Mais tu sais ce qui s'est passé ? Il m'a dit qu'il n'y avait pas d'œufs dans la Chancelle-

rie. Lorsque je lui demandé les causes de la carence en œufs, il m'a répondu que le bruit d'artillerie lourde excitait les poules. Les poules, apparemment avaient cessé de pondre. Alors, sur le ton de la plaisanterie, j'ajoutais : « Ce ne sont pas de bonnes Allemandes, on devrait toutes les fusiller. »

EVA. – Comment ?

HITLER. – Oui, j'ai dit ça. On devrait toutes les fusiller.

EVA. – Ils ont aussi fusillé les poules ? Ils les ont fusillées ?

HITLER. – Toutes. Pas seulement à Berlin. Il ne reste pas une seule poule dans toute l'Allemagne. Mon ordre s'est répandu comme une traînée de poudre et toutes les poules allemandes ont été fusillées aussitôt.

EVA. – Et pourquoi tu as donné cet ordre ?

HITLER. – Qu'est-ce que tu dis Eva ?

EVA. – Pourquoi tu as donné cet ordre ?

HITLER. – Ce n'était pas un ordre ! C'est ça le problème ! Ce n'était pas un ordre !

*(Hitler respire avec agitation.)*

Et les poules furent massacrées au point qu'il était impossible de tirer profit d'un quelconque morceau.

EVA. – Maintenant je comprends, maintenant je comprends.

HITLER. – Qu'est- ce que tu comprends ?

EVA. – Il y a quatre jours j'ai demandé un poulet au four et Willy m'a regardée avec une de ces têtes ! Une tête bizarre !

HITLER. – Maintenant je comprends.

EVA. – Qu'est-ce que tu comprends ?

HITLER. – Il y a trois jours, Willy est venu me suggérer que toi aussi tu m'avais trahi.

*Longue pause.*

EVA. – Et qu'as-tu fait ?

HITLER. – J'ai ordonné qu'on le fusille.

*(Eva est prise d'un spasme puis rit avec hystérie.)*

Qu'est-ce qui t'arrive ?

EVA. – Je crois que ça fait effet. Le cyanure. Je le sens dans ma tête. Comme une grande ivresse.

HITLER. – Moi je meurs avec toi.

EVA. – Redis-le-moi.

HITLER. – Moi je meurs avec...

EVA. – Non. Non, ce n'est pas ce que je veux entendre.

HITLER. – Alors quoi ?

*(Eva joint les mains et commence à prier.)*

Moi je meurs avec toi. Tu devrais mourir avec la joie au cœur !

EVA. – Prie avec moi.

HITLER. – Je ne crois pas que Dieu veuille m'écouter. Il a inventé la prière pour vous, car il sait bien que vous êtes incapables de rester silencieuses.

*(Eva est prise d'un nouveau spasme plus fort et d'une crise de rire.)*

*Hitler saisit un de ses pistolets, le pointe vers le chien et tire. Le chien aboie et commence à agoniser. Eva agonise également. Mais elle prie.)*

Si tu n'étais pas en train de mourir, je te fusillerais. Pour cette raison et parce que je suis las de donner des ordres.

*(Hitler reprend un pistolet et tire sans contrôle sur les murs.)*

*Ensuite, il saisit violemment une plume et écrit.)*

*(Hitler, tout en écrivant.)* « Personne en Allemagne n'a souhaité la guerre en 39... moi non plus. Ce serait faux de l'affirmer. J'ai proposé bien trop souvent le contrôle des armements pour que la postérité puisse l'ignorer... Les siècles défileront mais des ruines de nos monuments naîtra une haine indestructible et éternelle contre les responsables de ces destructions... Après six ans de guerre..., je ne peux pas abandonner la capitale de notre nation. Je dois partager le sort des millions d'êtres qui ont accepté de rester ici. D'ailleurs,